

M. LOUIS-EDOUARD PARENT

CURÉ DE LA POINTE-AUX-TREMBLES (PRÈS QUÉBEC)

C'est le 7 mars dernier qu'est décédé le vénérable prêtre dont le nom est en tête de cette notice biographique. Il y avait à peine deux ans que la mort avait enlevé son frère aîné, M. Etienne Parent, et la tombe s'ouvrait une seconde fois pour le recevoir lui-même. Par la nature même de la carrière qu'il a parcourue, l'illustre publiciste canadien a laissé dans notre histoire nationale un nom dont l'éclat sera nécessairement plus brillant que celui de son frère. Etienne Parent était né pour les luttes gigantesques par lesquelles nous avons dû passer pour conquérir notre émancipation politique, et il n'a pas failli à sa destinée. Depuis le moment qu'il put tenir une plume jusqu'au temps où la victoire ne fut plus douteuse pour nous, on le vit sans cesse en tête des combattants, portant les plus rudes coups ou dirigeant les pas de ceux qui devaient plus tard le remplacer dans l'arène. La vie de l'abbé L. E. Parent s'est écoulée sans bruit, dans une humble paroisse de campagne qui le reçut le lendemain de son entrée dans le sacerdoce, et l'a conservé jusqu'à sa mort. Sans autre ambition que celle de remplir parfaitement les obligations de l'état sévère qu'il avait embrassé, ne pensant qu'à sa paroisse, ne vivant que pour elle, il a passé sa vie dans l'obscur accomplissement du devoir, connu dans une sphère peu vaste, mais aimé et respecté de tous ceux qui le connurent, et surtout adoré de ses paroissiens. La bonté de son cœur, sa charité n'étaient surpassées que par son extrême humilité; si cette humilité l'a laissé inconnu pendant sa vie, à présent qu'il n'est plus, il est juste de payer un tribut à sa mémoire, et de raconter, dans le langage simple qui fut le sien, les vertus qu'il pratiqua pendant toute sa vie. C'est le sujet de cette courte notice biographique.

Louis-Edouard Parent naquit à Beaufort, le 30 octobre 1809, du mariage d'Etienne Parent avec Josephite Clouet. Son père était agriculteur; il cultivait un terrain dont la propriété était dans la famille depuis les premiers temps de la colonie, et que ses enfants, Joseph et Félix, possèdent encore. Louis-Edouard est le cinquième des dix enfants issus de ce mariage, et qui vinrent au monde dans l'ordre suivant: Etienne, en mai 1801; puis Josephite, épouse de Joseph Bédard; Angèle, épouse de Jean-Baptiste Grenier; Hermine, épouse de Vincent Bélanger; Louis-Edouard; Zoé, épouse de François Parent; François, Joseph, Félix et Jean. De cette nombreuse famille, il ne reste plus que Zoé, Joseph et Félix, cultivateurs à Beaufort, et Jean, établi depuis dix ans sur les rives du lac Saint-Jean, dans le canton de Robertval, comme colon.

La tradition rapporte que le père Etienne Parent était médiocrement flatté des dispositions de ses deux fils, Etienne et Edouard. Peu favorisé du côté de la fortune, n'ayant, pour soutenir sa nombreuse famille, que ses bras et le petit domaine que lui avaient transmis les ancêtres, il avait contracté des habitudes de travail et d'économie qui s'harmonisaient difficilement avec la présence à sa table de deux membres inutiles, ou, comme il le disait lui-même, de deux *parasites*. Sur les représentations de sa femme, il avait consenti à mettre son aîné aux études, dans l'espérance de pouvoir plus tard donner un prêtre à l'Eglise. Cet enfant avait absorbé une partie des économies de la famille pour son éducation au collège de Nicolet et au petit séminaire de Québec. Mais quand, au terme de ses études, on le vit revenir au foyer paternel la tête bourrée de toutes les idées politiques qu'il avait pu arracher aux rares journaux du temps, le brave cultivateur se prit à regretter ses sacrifices, à se dire qu'au lieu d'un *fainéant*, il s'était donné un brouillon qui, quelque jour, lui mettrait une affaire sur les bras. Depuis le commencement de son cours classique, le jeune Etienne avait résolument fait litière de certaine

coutume du temps encore en vigueur dans les campagnes, et qui assigne dans les travaux des champs une place distinguée à l'écolier en vacance. La chasse, la pêche et la lecture absorbaient tous ses instants, et lui faisaient laisser oisifs le râteau, la fourche et la faucille. Il était donc revenu du séminaire pour n'y plus retourner, et pour attendre chez son père l'occasion de se joindre au mouvement politique qui se préparait dans la province. Les deux premiers jours se passèrent sans orage. Le soir du second jour, le père et le grand-père tinrent conseil au coin du feu, et le lendemain matin, quoiqu'en dit la mère et monsieur l'écolier, il fallut revêtir chemise et culotte de toile du pays, bottes sauvages et chapeau de paille, et monter au *Ruisseau Rouge* avec le grand-père, pour y *faire de la terre neuve*. Faisant de nécessité vertu, le jeune Etienne remit à plus tard la réalisation de ses idées politiques, et continua ce rude genre de vie jusque dans l'été de 1822, où il échangea sa hache de défricheur pour la plume de rédacteur du *Canadien*. On sait le reste.

Il avait laissé à la maison paternelle son frère Edouard. Sans doute que la chasse et la pêche n'avaient jamais inspiré à ce dernier un grand enthousiasme, mais pas plus qu'Etienne il ne goûtait la vie de l'agriculteur. On le voyait fuir la société des enfants de son âge, rechercher la solitude et les livres, et pour récréation transformer en chapelle un petit fournil attaché à la maison, et là, revêtu d'ornements sacerdotaux en papier gris qu'il s'était confectionnés lui-même, chanter la messe et répéter les cérémonies de l'Eglise. Désespérant de plier au travail cette nature singulière, et cédant une seconde fois aux instances de sa femme, M. Parent se précipita à courir de nouveau la chance d'avoir un prêtre dans sa famille. Il confia donc le jeune Edouard à l'abbé C. Pégin, curé de la paroisse, et pendant quatre ans, ce digne prêtre consacra ses loisirs à enseigner les rudiments du latin à ceux qui devaient être plus tard les abbés Edouard Bélanger, André A. Marcoux et L.-E. Parent.

Les trois camarades entrèrent au séminaire de Québec en 1830, et, en 1836, ils avaient fini leur cours. A la fin de sa dernière année de philosophie, M. Parent eut le privilège, bien extraordinaire alors, de faire un voyage à Rome, et le bonheur d'avoir pour compagnons deux confrères de classe, M. Joseph Fortier, mort vicaire à Saint-Roch de Québec, le 19 juillet 1842, M. Elzéar Alexandre Taschereau, qui devait plus tard être archevêque de Québec, et pour guide l'abbé Holmes. M. Parent et M. Fortier furent tonsurés ensemble à Rome, par le cardinal Odescalchi, le 27 mars 1837. De retour au Canada, après une absence de seize mois et demi, l'abbé Parent compléta son cours de théologie, et le 9 février 1840, il était ordonné prêtre en même temps que messieurs J.-B. Côté, P. Patry, et A. A. Marcoux. Le lendemain de son ordination, il était nommé vicaire à la Pointe-aux-Trembles, l'une des plus jolies et des plus anciennes paroisses du diocèse (1). Le Révd. M. Poulin de Courval, le sixième curé de la paroisse, occupait cette charge depuis le 22 avril 1794. Il vécut avec son vicaire jusqu'à son décès, qui eut lieu le 20 avril 1846. Le lendemain, l'abbé Parent était nommé desservant, et, le 27 septembre suivant, curé de la paroisse.

Pendant les trente-sept ans qu'il exerça le saint ministère, aucun événement ne vint rompre la monotonie de la vie de l'abbé Parent. Tout entier à son troupeau et à ses exercices de piété, il a continué, pendant les années de sa prêtrise, les habitudes de recueillement et de vie retirée qui avaient caractérisé son enfance et sa jeunesse. Tous les matins, à quatre heures pendant l'été, à cinq heures pendant l'hiver, on le trouvait dans la sacristie de son église, prêt à rencontrer ceux qui désiraient le voir. Aussitôt après sa messe, il déjeunait, et étudiait ensuite jusqu'à midi, heure de son dîner. Après ce

(1) La paroisse de la Pointe-aux-Trembles fut érigée canoniquement le 3 novembre 1684, et civilement le 3 mars 1722.

repas, il prenait une heure de repos pendant lequel il fumait une ou deux pipes de certain tabac canadien qu'il affectionnait, sans toutefois mépriser la tabatière. Le reste de l'après-midi, il l'employait encore à l'étude. A huit heures du soir, la prière en commun se faisait, puis le curé se retirait, et, vers dix heures, il se mettait au lit. En d'autres termes, jusqu'à sa mort, l'abbé Parent a suivi le règlement d'un élève du Grand Séminaire.

Cette rigide observation de la règle ne l'empêcha jamais cependant d'exercer envers ceux qui le visitaient cette franche et cordiale hospitalité dont on a fait un trait du caractère canadien. Doyen de tous les curés du voisinage, c'est chez lui généralement que ces messieurs se donnaient rendez-vous pour les conférences et autres concours ecclésiastiques. On le voyait alors se transformer en un instant, devenir communicatif, gai et rieur, et, par ces boutades qui lui étaient familières, déridier les plus austères figures.

En dehors de ces circonstances exceptionnelles, il était habituellement d'une froideur, d'une taciturnité désespérante. Après quelques minutes d'entretien, aussitôt que vous aviez exposé votre affaire, vous sentiez qu'il fallait battre en retraite et laisser le curé à ses occupations. Si la franchise n'eût formé le fond de son caractère, on aurait cru qu'il cherchait à paraître dur, inabordable. Mais ce n'était là qu'un voile dont il se servait pour dissimuler son extrême bonté, et abrégier les remerciements. Aussi, personne ne s'y trompait. Survenait-il un mendiant, une pauvre femme dans la misère, on entendait M. Parent les recevoir en grondant: "Paresseux, pourquoi ne travailles-tu pas? —Tiens! te voilà encore! Et ton fainéant de mari, il se promène, je suppose." Pendant que le pétitionnaire balbutiait une réponse de circonstance, quelquefois avant cela même, le bon curé plongeait la main dans son gousset, en répétant plusieurs fois: "C'est sérieux, c'est sérieux," donnait souvent sa dernière obole, regardait un instant à sa fenêtre, et reprenait sa lecture. C'est ainsi qu'il est mort, trop pauvre pour payer le vicaire que l'archevêque lui avait donné pour l'assister dans ses dernières années.

Ceux qui l'ont entendu en chaire savent qu'il ne songeait guère à faire de l'éloquence, et que les règles de la rhétorique n'entraient pas toujours dans le plan de ses sermons. Et pourtant, de tous les prédicateurs qui se faisaient entendre dans les retraites, neuvaines, et autres concours religieux, M. Parent était de beaucoup le plus goûté par le peuple. Son langage simple et sans appareil se mettait au niveau des plus ignorants; il savait rendre le mal odieux, présenter la vertu sous son côté aimable, et la montrer facile à tous: sa parole portait la conviction, car on sentait que chez lui, c'était le cœur qui parlait par les lèvres.

L'instruction religieuse de son peuple fut toujours le premier objet de sa sollicitude; mais il cherchait à donner à l'enseignement religieux une base solide en développant l'intelligence de la jeunesse, par une bonne éducation. Par ses soins, plusieurs jeunes gens de sa paroisse ont eu l'avantage de faire des études classiques, et occupent actuellement des positions honorables. Chaque année, on le voyait présider aux examens du couvent et des diverses écoles de la paroisse, et par sa présence et ses paroles, ranimer le zèle des instituteurs, augmenter l'émulation des élèves. Aussi la Pointe-aux-Trembles est-elle l'une des paroisses où l'éducation élémentaire donne les meilleurs résultats.

En 1867, il prit une part active à l'érection d'une nouvelle paroisse, formée en grande partie d'un démembrement de la Pointe-aux-Trembles. Sainte-Jeanne de Neuville, c'est le nom de cette jeune paroisse, traversée comme elle l'est par le chemin de fer de la rive Nord, possédant des pouvoirs d'eau puissants, est déjà le centre d'un grand mouvement industriel et commercial, et deviendra, dans un avenir prochain, l'une des plus importantes localités du district.

La vie trop sédentaire qu'avait toujours

menée M. Parent devait hâter sa mort. En janvier dernier, une grave maladie avait fait craindre pour ses jours. Revenu partiellement à la santé, il avait, dans la mesure de ses forces, repris le cours de ses occupations journalières. Le 18 mars, il disait une dernière fois sa messe, mais avec beaucoup de difficulté. La nuit suivante, il se déclarait une congestion pulmonaire des plus sérieuses. Craignant de fatiguer ses gens en les réveillant, il lutta seul contre le mal jusqu'à 5 heures du matin. C'est alors qu'on le trouva presque à la dernière extrémité. Le médecin, mandé en toute hâte, constata de suite que les secours de son art étaient

inutiles. Voyant qu'il n'y avait plus d'espoir, l'abbé Parent se confessa et reçut le saint-viatique et l'extrême-onction, et à 10 heures du soir, annonça qu'à minuit il serait dans l'éternité. En effet, à minuit moins quelques minutes, sans agonie, sans souffrance, après avoir eu sa parfaite connaissance jusqu'au dernier instant, et consacré ses dernières paroles à consoler ceux qui pleuraient autour de lui, il rendait tranquillement son âme à Celui dont il avait été pendant soixante-sept ans le bon et fidèle serviteur.

Nous renonçons à décrire les magnifiques funérailles qui lui ont été faites, et qui ont eu lieu le vendredi suivant. L'église était toute tendue de draperies noires, sur lesquelles se détachaient diverses inscriptions rappelant les vertus du défunt. Les chants pleins de tristesse de la messe de *Requiem* furent exécutés par des membres de l'*Union Sainte-Cécile* de Québec. Toute une paroisse, une multitude d'étrangers, vingt-huit prêtres et Mgr. l'archevêque lui-même étaient agenouillés autour du cercueil du pasteur décédé, offrant pour lui au ciel des prières avec des larmes. La messe fut chantée par M. le grand-vicaire Hamel, recteur de l'Université-Javal. Avant l'absoute, faite par Mgr. l'archevêque, le vénérable prélat se retourna vers le peuple, et, d'une voix soulevée par l'émotion, il fit l'éloge de celui que Dieu venait d'appeler à lui. Prenant pour texte ces paroles de Saint-Paul: *Memento prepositorum vestrorum*, et dit qu'au spectacle de cette foule recueillie, de ce temple en deuil, de ces larmes coulant sur toutes les figures, on pouvait dire en toute vérité que la paroisse de la Pointe-aux-Trembles était fidèle au précepte de l'apôtre, et qu'elle s'était précipitée de celui qui fut pour elle un pasteur, un père, et, pour Sa Grandeur elle-même, un condisciple, un frère... Après avoir raconté la vie pleine de mérites du pasteur qui, depuis trente-sept ans, avait été à la tête de la paroisse, Mgr. a ajouté que la meilleure manière dont les paroissiens de la Pointe-aux-Trembles pouvaient témoigner leur reconnaissance envers leur curé, était de ne jamais perdre le souvenir des leçons qu'ils en avaient reçues, et de les mettre en pratique.

Que pourrions-nous ajouter à ce magnifique témoignage rendu par son archevêque au prêtre vertueux qui fait le sujet de cette biographie? Ne sommes-nous pas justifiable de terminer son éloge en répétant de lui ce qui est écrit de celui qu'il avait pris pour modèle, et qu'il a travaillé à imiter toute sa vie: *transiit benefacendo*, il a passé en faisant le bien.

J. E. B.

LE RÉV. P. ALBERT LACOMBE, O.M.I.

Dans ce temps où l'on parle beaucoup de l'immigration à Manitoba, le portrait du Rév. Père Albert Lacombe a son actualité, et nous croyons faire plaisir aux amis de ce beau mouvement de colonisation en leur offrant la figure d'un véritable ami de son pays. Quoique le Père Lacombe ait passé vingt et quelques années au milieu des sauvages du Nord-Ouest, il est loin d'avoir oublié ses compatriotes du Bas-Canada.

Le Père Lacombe est né à Saint-Sulpice, le 28 février 1827, d'humbles cultivateurs de cette paroisse. Avec la protection du grand-vicaire Viau, son curé, il fit son cours d'études au collège de l'Assomption. Après avoir passé deux ans à